

Tibhirine : sept vies pour Dieu et pour l'Algérie

Il y a sept ans, en Algérie, sept moines cisterciens du monastère de Tibhirine sont enlevés par des inconnus et assassinés. Ilôt pacifique dans une région marquée par la violence, la communauté monastique de Tibhirine se savait menacée. Mais les liens de solidarité avec la population locale et l'amour de la terre algérienne avaient été les plus forts : unanimes les moines avaient décidé de rester. Ce choix généreux avait un prix : celui du témoignage chrétien, jusqu'au don de leur vie.

ARMAND VEILLEUX,
abbé de Scourmont

Pour décrire le témoignage chrétien des sept moines de Tibhirine assassinés vers le 21 mai 1996, il est important de bien connaître l'enracinement de cette communauté dans la société algérienne, et pour cela il faut revenir un peu en arrière.

En 1962, à la fin de la guerre d'Algérie, l'Eglise d'Algérie, composée en très grande partie de Français ou de « Pieds-noirs » a été réduite à un tout petit reste, à cause de l'exode massif de ces deux groupes vers la France. Les conversions au

christianisme étaient devenues à peu près impossibles. Un recrutement local devenant exclu, on pouvait se poser des questions sur l'opportunité de maintenir en Algérie une communauté désormais très réduite en nombre et qui ne pouvait plus se recruter sur place. La communauté a pourtant été maintenue et son témoignage a trouvé son épanouissement dans la mort de sept de ses membres en 1996. Cette mort a été unanimement pleurée par la population locale, entièrement musulmane.

Le moine vient au monastère pour y servir Dieu, en vivant aussi profondément que possible, dans le cadre du cloître, cette union personnelle avec Dieu à laquelle tout être humain est appelé. Comment chacun des sept frères a vécu au fond de son cœur cette union mystique, est le secret de Dieu.

Riches en drame

L'un d'entre eux, cependant, doué de talents de poète et mystique dans l'âme, nous a permis d'entrevoir ce dialogue intérieur. C'est Christophe. Ses poèmes¹, mais surtout son *Journal*² des dernières années nous montrent comment tous les événements durant ces trois années riches en drames se transformaient en prière et en jaillissement d'amour embrasé : « Oh si mourir pouvait arrêter et empêcher la mort de tant d'autres encore, oh alors volontiers, comme on dit avec plaisir : oui, je suis volontaire. » (20/12/1994).

Cette relation mystique avec Dieu, ces frères ne l'ont pas vécue comme des individus isolés mais comme communauté. Leur témoignage fut un témoignage communautaire – celui d'une communauté qui comprenait, outre les sept frères mis à



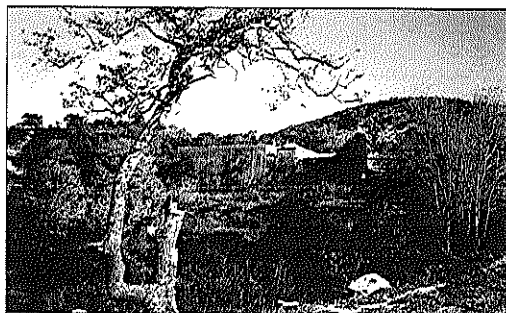
Le monastère de Tibhirine (page de gauche). Ci-dessus, de droite à gauche : frères Luc (1), Christophe (2), Césaire (3), Bruno (4), Philippe, Jean-Pierre, Jean de la Croix, Michel (5) et Christian (6). Paul, le septième martyr, n'est pas sur la photo. — *Le Monde*

mort, deux autres qui ont échappé à l'enlèvement et à l'exécution, ainsi que ceux qui vivaient alors dans l'antenne de Tibhirine au Maroc. Il s'agissait d'une authentique communauté chrétienne : un groupe de personnes, normalement très différentes les unes des autres, et que Dieu s'est réunies pour en faire le sacrement de sa présence. Communauté vivante, ils étaient arrivés, surtout au cours des trois dernières années, non seulement à une très grande communion entre eux, mais aussi à une parfaite unanimité dans les décisions engageant leur vie – unanimité qui ne pouvait trouver sa racine que dans la profonde vie de prière de chacun d'entre eux. Bruno, fils de militaire ayant fait son service en Algérie ; Césaire, ancien éducateur de rue et Paul, plombier et ancien vice-préfet en Haute-Savoie apportaient chacun à la communauté une grande richesse de don de soi et d'esprit communautaire. La personne qui a concouru le plus à créer ces liens a sans doute été le frère Luc, dont la vie mériterait d'être écrite. Christophe, dont la dimension mystique a déjà été mentionnée, était aussi, puisqu'il était poète, un homme d'une grande sensibilité.

Comme il était responsable des ouvriers et avait des contacts avec la famille du gardien, en particulier, il avait des relations d'amitié très belle avec tous.

Christian était, au moment de la consommation communautaire de leur témoignage, le supérieur du groupe (le prieur). Trajectoire toute spéciale que celle de sa vocation. De famille de militaires, il avait passé son enfance en Algérie, où sa mère l'a formé à un profond respect des Algériens. Il est ensuite revenu en Algérie durant la guerre, comme jeune officier. D'abord prêtre séculier du diocèse de Paris, il a senti l'appel à la vie contemplative et choisit le monastère de Notre-Dame de l'Atlas à Tibhirine. Ayant développé une connaissance assez approfondie et un grand amour pour l'islam, il s'est impliqué et a impliqué profondément sa communauté dans le dialogue interreligieux.

En 1993, au moment où le processus électoral est arrêté en Algérie et où le pays bascule dans une spirale de violence dont il n'a pas encore réussi à se libérer, les étrangers sont sommés de quitter le pays sous peine de se faire éliminer. Comme beaucoup d'autres, les moines



« Quand un A-Dieu s'envisage » S'il m'arrivait un jour - et ça pourrait être aujourd'hui - d'être victime du terrorisme qui semble vouloir englober maintenant tous les étrangers vivant en Algérie, j'aimerais que ma communauté, mon Eglise, ma famille, se souviennent que ma vie était donnée à Dieu et à ce pays. (...) Qu'ils sachent associer cette mort à temps d'autres aussi violentes, laissées dans l'indifférence de l'anonymat. Ma vie n'a pas plus de prix qu'une autre. Elle n'en a pas moins non plus. En tout cas elle n'a pas l'innocence de l'enfance. J'ai suffisamment vécu pour me savoir complice du mal qui semble, hélas, prévaloir dans le monde, et même de celui-là qui me frapperait aveuglement. J'aimerais, le moment venu, avoir ce laps de lucidité qui me permettra de solliciter le pardon de Dieu et celui de mes frères en humanité, en même temps que de pardonner de tout cœur à qui m'aurait atteint. Je ne saurais souhaiter une telle mort. (...) Tibhirine, 1^{er} janvier 1994. Christian.

de Tibhirine se sont posés la question : faut-il partir ? Ils choisissent de rester.

En Europe, certains ont dit alors qu'on comprenait que des « missionnaires » demeurent pour continuer leur « apostolat », mais pas des moines qui, de toute façon, peuvent mener leur vie de prière n'importe où... C'était ne rien comprendre à leur vie. La vie contemplative ne se vit pas dans l'abstrait. Elle est toujours incarnée, enracinée dans un lieu et un contexte culturel bien concret. Les moines de Tibhirine ne désiraient aucunement le martyre. Ils n'étaient pas des « illuminés ». S'ils ont choisi de rester c'est parce que c'était pour eux une exigence de fidélité, et cela à plusieurs niveaux.

Direction de Médéa

Avec soin, ils ont analysé la situation politique du pays, non pour réagir politiquement, mais pour donner une réponse évangélique à cette situation. « La violence me tue et je dois trouver quelque part un appui pour ne pas me laisser emporter par ce flux de mort », écrivait Christophe dans son *Journal* (11/07/1995).

Dans la récollection donnée à un groupe de laïcs à Alger le 8 mars 1996, Christian commentait avec force le précepte de l'Écriture : « Tu ne tueras pas », et il l'appliquait à toutes les situations du pays et terminait pas une série de phrases lapidaires : « Ne pas tuer le temps... Ne pas tuer la confiance... Ne pas tuer la mort... Ne pas tuer le pays... Ne pas tuer le musulman... Ne pas tuer l'Eglise... » Deux semaines après lui et ses frères sont enlevés et deux mois plus tard ils sont victimes de cette violence.

Lorsque, dans la nuit du 26 au 27 mars 1996 un groupe d'hommes armés se présentent au monastère et les amènent en direction de Médéa, aux yeux de ceux qui ont pu les voir traverser le village encadrés d'hommes armés, ils avaient l'air de suivre des terroristes. En réalité, ils suivaient le Christ. Aucun ne désirait le martyre. Ils aimaient la vie et redoutaient la mort.

Mais ils l'avaient consciemment et explicitement acceptée. Dans une lettre circulaire du 21 novembre 1995 ils avaient écrit : « La mort brutale - de l'un de nous, ou de tous à la fois - ne serait qu'une conséquence de ce choix de vie à la suite du Christ. »³ S'il fallait mourir, ils voulaient le bien faire ! Le vieux frère Luc, qui avait depuis longtemps demandé qu'on chante à ses funérailles la chanson d'Edith Piaf *Non, je ne regrette rien*, fit à la prière universelle de l'Eucharistie, le 31 décembre 1994 - donc quelques jours après la visite dramatique de la nuit de Noël : « Seigneur, fais-nous la grâce de mourir sans haine au cœur. » L'inspiration de cette belle prière a été reprise dans le *Testament de Christian* - document bien connu, qui restera sans doute l'une des plus belles



Page de droite. Tracé Paul, le septième moine assassin. Ci-dessus, détail du vitrail des martyrs.

© Jean Thomas, La Trinité

pages de la littérature chrétienne du XX^e siècle. Ce texte n'exprime d'ailleurs pas seulement ses sentiments mais ceux de tous les frères. En réalité, à partir d'une première mouture rédigée le 1^{er} décembre 1993, il fut terminé le 1^{er} janvier 1994. Entre ces deux dates, Christian le travailla et l'affina avec la participation de toute la communauté. Christian ramène ensemble la théologie biblique et patristique du rétablissement de la ressemblance divine et la préoccupation qu'il partageait avec Mgr Claverie et qu'il puisait dans le message de Jésus : celle du respect des différences. Il disait d'ailleurs peu de temps avant sa mort qu'un des motifs de demeurer sur place, en tant que chrétien et Européen, était d'affirmer le droit du « petit peuple » local à sa propre différence.

La communion des moines de Tibhirine avec le peuple algérien continue au-delà de leur mort. Les sept longs cercueils que les cadets de l'armée algérienne portèrent - apparemment avec effort - dans l'Eglise Notre-Dame d'Afrique le jour des funérailles, ne contenaient en réalité chacun qu'une tête. Leurs corps, qui n'ont pas été retrouvés, restent enfouis anonymement dans la terre d'Algérie, en un endroit inconnu - du moins officiellement - avec des milliers d'autres victimes tout aussi anonymes de la même violence contre laquelle leur vie était une protestation évangélique.

Normes en vigueur

Le pardon donné d'avance par Christian et tous ses frères à ceux qui pourraient les mettre à mort, aussi bien que celui donné par l'ordre cistercien et l'Eglise d'Algérie au moment des funérailles ne doit pas être conçu comme une acceptation tacite et tranquille de la violence dont ces témoins furent victimes. Ce pardon ne dispense personne de faire la lumière sur toutes les circonstances de cette tragédie.

Un procès de canonisation en bonne et due forme qui, selon les normes en vigueur de la congrégation pour les



Frère Luc

Né en 1914, il connut, enfant, les violences de la Première Guerre Mondiale et les souffrances de l'après-guerre. Jeune médecin, il se porta volontaire pour soigner les prisonniers dans les camps de concentration nazis. Entré à Aiguebelle en décembre 1941, il arrive en Algérie en 1946. Aussitôt, il ouvre dans l'enceinte du monastère un dispensaire où, depuis cette date jusqu'à sa mort en 1996, il soigne quasiment ce qu'il se présente à lui. Au début son dispensaire suppléait à l'absence de services publics de santé mais les populations locales ont continué à visiter ensuite, non seulement le médecin mais l'homme de Dieu. Tous se savaient aimés et respectés de lui.

Causes des saints, supposeraient une connaissance approfondie et minutieuse des circonstances de leur mort et des motifs de leurs agresseurs s'avérerait probablement impossible dans les circonstances présentes.

En effet, aucune enquête judiciaire n'a permis de déterminer avec certitude comment se sont passés les faits, ainsi que l'identité des assassins et de leurs mandants ni d'affirmer avec certitude dans quelle mesure les motifs de ceux-ci étaient explicitement religieux. Cela reste secondaire, cependant, car ils ont tous été témoins (martyrs) par leur vie avant d'être par leur mort ; et leur mort, à n'en pas douter, a été une conséquence de ce qu'ils avaient vécu. Elle a été provoquée par une attitude évangélique dans des situations de violence lucidement perçues et analysées à la lumière de la foi. Si une lecture purement politique de leur vie et de leur mort serait une erreur manifeste, une lecture purement spirituelle qui ignorerait le courage et la lucidité avec lesquels ils se sont impliqués dans des situations concrètes, ne serait pas seulement naïve, elle viderait le sens de leur message. ☉

- 1 *Aime jusqu'au bout du feu*, Editions Monte-Cristo, Annecy 1997.
- 2 *Le souffle du don*. Journal de frère Christophe moine de Tibhirine, Bayard - Centurion, 1999.
- 3 *Sept Vies pour Dieu et l'Algérie*, Bayard / Centurion, 1996